

## LECTURES.

### 1. — **Eloge du Professeur Gustave Verriest,** **par M. Lucien BECO, Membre titulaire.**

En confiant à ses Membres titulaires la mission de faire l'éloge de ceux qui les ont précédés, l'Académie de Médecine n'a réglé ni la forme ni l'ordonnance des discours. Il est permis de croire que l'on répond à ses intentions en honorant la mémoire de ses dignitaires disparus par le rappel des traits saillants de leurs personnalités, par l'exposé des modalités souvent multiples de leur activité et celui des titres qu'ils ont acquis à l'estime générale et à la reconnaissance du pays.

Envisagée sous ces divers aspects, la carrière de Gustave Verriest apparaît brillante et féconde. Son épanouissement a été le résultat d'un travail opiniâtre mis au service de dons naturels précieux. Elle s'est déroulée au grand jour, en sorte qu'il ne semble pas trop téméraire qu'elle vous soit retracée, bien imparfaitement d'ailleurs, par un Collègue qui n'a pas été le disciple du Maître et ne l'a connu dans son intimité qu'aux jours tristes de la maladie et du déclin de l'existence.

Verriest est né, en mai 1843, à Deerlyck, village de la Flandre Occidentale. Toute sa vie, il a conservé un attachement profond à la terre natale, il a gardé pour sa langue maternelle un culte enthousiaste dont l'âge ne diminuait pas le lyrisme parfois débordant ; il célébrait tout aussi volontiers les beautés de la vie rurale et son éclatante supériorité sur l'existence enfiévrée des villes, pour le développement harmonieux de l'individu et le maintien de son équilibre physiologique et moral (1).

Rien dans son hérédité ni dans son ambiance ne le disposait particulièrement à embrasser la carrière médicale.

C'est au collège de Roulers qu'il fit de fortes études moyennes.

Les humanités gréco-latines ont formé son esprit. Elles lui

(1) Gust. VERRIEST. La vie moderne et la santé. *Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique*, 1886, pp. 1163-1178.

ont donné cette connaissance substantielle de la langue française, ce souci de la forme et cet art des nuances que l'on retrouve dans ses écrits malheureusement trop rares, tout comme elles ont affirmé son intelligence naturellement orientée vers les larges horizons et particulièrement sensible au rythme berceur de la poésie.

Reconnaissant des bienfaits dont il leur était redevable, il fut plus tard, dans cette enceinte, un champion convaincu de leur nécessité pour la formation des aspirants aux grades académiques (1).

Au sortir du collège, Verriest parcourut en six années le cycle des sciences médicales à l'Université de Louvain ; il en sortit brillamment en 1867.

A cette époque, les études microscopiques naissaient à peine dans notre pays ; les données de la physiologie et de la chimie n'étaient guère usitées dans les recherches cliniques ; l'anatomie pathologique elle-même, dont Laënnec et Andral avaient, dès le début du siècle, mis en lumière la primordiale importance pour le classement des types morbides et la compréhension de leur évolution, n'avait dans l'enseignement pratique qu'une importance secondaire ; la médecine entière semblait dominée par l'esprit spéculatif des systèmes qui l'avaient successivement envahie et dont Broussais était resté le plus ardent et le plus écouté des représentants.

Formé à cette école, imbu de dogmatisme et de théorie, Verriest, muni de son diplôme, se rendit à Vienne, foyer alors classique du perfectionnement des études médicales.

Ce fut pour lui une révélation.

Les laboratoires de physiologie et de microscopie étaient largement ouverts, l'anatomie pathologique était brillamment représentée par Rokitansky, il suivait les leçons de Skoda, un maître de la propédeutique, l'étude du malade était avant tout fondée sur la séméiologie objective, la médication contre-stimulante ne jouissait d'aucun prestige ; la thérapeutique médicamenteuse, ne pouvant être que rarement causale, était

(1) G. VERRIEST. Discours sur le certificat d'humanités gréco-latines. *Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique*, 1902.

discrètement symptomatique ; partout dominait l'observation attentive et impartiale des faits morbides, sans le souci d'une coordination prématurée en vue d'ériger un système ou de confirmer une théorie préconçue.

Le jeune docteur fut d'emblée conquis. Son esprit essentiellement réceptif s'assimila promptement les méthodes nouvelles ; avec une remarquable clairvoyance, il entrevit la révolution profonde que leur application entraînerait dans l'avenir de la médecine.

Ainsi que nous l'apprend le professeur Lemaire, dans l'attachante biographie qu'il a dédiée à la mémoire de son prédécesseur, Verriest prit, dès ce moment, l'audacieuse résolution de recommencer ses études du doctorat. Bien peu d'hommes la concevraient ; plus rares encore seraient ceux qui auraient l'énergie et la ténacité de la mettre à exécution. Elle éclaire d'une vive lumière le noble caractère de notre regretté Collègue ; elle atteste à la fois son amour profond de la vérité, son culte pour la science et sa haute conception de la formation professionnelle.

Les ressources matérielles lui faisaient alors défaut.

Il rentre en Belgique et, pendant quatre ans, exerce le rude métier de médecin praticien à Wervicq. Puis il abandonne la clientèle qui rapidement lui était venue, pour réaliser le projet qu'il avait conçu et mûri.

Il se rend dans les principaux centres d'enseignement supérieur de l'Europe, à Vienne encore, à Berlin, à Leipzig, à Strasbourg, à Paris, fréquentant les laboratoires, s'adonnant avec ardeur aux recherches microscopiques, s'initiant aux méthodes récentes, s'imprégnant à loisir de l'esprit nouveau, formant ainsi, au contact de disciplines diverses et parfois rivales, sa propre personnalité.

Il consacra trois années entières à ce stage de perfectionnement.

On comprend qu'à cette patiente et laborieuse école, ses dispositions naturelles se soient développées et harmonisées. Le souci constant de l'analyse séméiotique, l'objectivité du jugement, la largeur de vue, l'électisme des opinions, le scept-

ticisme profond vis-à-vis des engouements thérapeutiques, la défiance à l'égard des synthèses prématurées, tels étaient déjà les traits saillants de son esprit clinique.

A son retour au pays, il s'installe à Bruxelles et, quelques mois après, la loi de 1876 imposant aux Universités des obligations nouvelles, il est appelé à inaugurer, à Louvain, la chaire d'histologie normale et pathologique avec rang de Professeur ordinaire. Certes, cet enseignement spécial et nouveau répondait à ses aptitudes et à ses goûts. Pendant son long séjour à l'étranger, il s'était attaché avec prédilection aux exercices microscopiques ; il avait été l'élève de Virchow ; il semble même qu'il ait eu moins d'affinité pour la technique physiologique et la médecine expérimentale dont il n'a guère abordé l'étude.

Son cours fut très apprécié ; mais il ne le conserva que peu de temps.

En 1880, sa vaste culture scientifique, le soin qu'il avait apporté à connaître, de science personnelle, les écoles étrangères, sa préparation déjà longue à l'exercice de la médecine pratique le désignèrent pour recueillir la succession de Crainix à la chaire de clinique interne.

Titulaire d'un service étendu qu'il conserva pendant plus de trente années, un vaste champ s'ouvrait à son activité ; ses qualités maîtresses pouvaient s'y déployer à l'aise ; sa carrière était orientée d'une façon définitive, ses efforts allaient être féconds ; rapidement, il devait connaître la notoriété et le succès.

Il réorganisa entièrement l'enseignement clinique dont il assumait la direction.

Fidèle à la méthode objective dont il avait apprécié la valeur, il fit de l'examen séméiotique du malade la tâche première et fondamentale de l'étudiant. A l'exemple de son ancien maître Skoda, il fut un fervent de la propédeutique. Procédant à l'étude complète et ordonnancée des organes, il en scrutait patiemment la forme, les caractères anatomiques et la capacité fonctionnelle par une inspection minutieuse, une palpation méthodique, une percussion délicate dont il a

ici même (1) précisé les modalités et affirmé la valeur, une auscultation attentive et prolongée. Il y joignait l'analyse des humeurs, des sécrétions, des produits pathologiques, lui accordant, dans l'investigation, une part proportionnelle à l'importance, à la précision des sciences biologiques annexes dont elle dérive et à la valeur effective de son concours.

Il apprenait ainsi à ses élèves à dresser avec netteté le tableau complet de la séméiologie objective des cas pathologiques qu'ils avaient devant les yeux.

Mais il savait parfaitement que cet inventaire, dont la nécessité et la rigueur s'imposent toujours, n'est qu'un fragment de l'étude clinique.

L'interrogatoire précis et impartial du malade, l'investigation de son passé, la recherche de ses tares héréditaires ou personnelles, l'appréciation si délicate de ses facultés d'introspection, celle de sa sensibilité, de son impressionnabilité, de sa volonté, de son ressort moral, tout cet ensemble fait partie de la tâche médicale et n'en constitue pas le côté le plus aisé.

Les renseignements qu'il apporte ne sont guère susceptibles d'être remplacés par un enregistrement mécanique, une analyse microscopique ou chimique, une épreuve sérologique. Il fournit un appoint parfois considérable au diagnostic, il intervient toujours dans le pronostic et souvent dans le traitement dont il oriente les modalités. C'est lui qui permet d'étudier les malades d'après leur individualité, leur tempérament propre, au lieu de les ranger sous une simple étiquette nosographique qui supposerait, pour chaque maladie, un type unique d'évolution, une symptomatologie schématique, un pronostic presque mathématique, une thérapeutique uniforme dont la posologie différenciée suivant l'âge représenterait l'unique souci médical.

Tandis que, dans une large mesure, l'exploration propédeutique est un travail d'initiation, d'habitude et de méthode, la séméiologie subjective, dont nous avons défini l'objet, est bien davantage tributaire de l'envergure intellectuelle, de la

(1) G. VERRIEST. Communication sur la percussion directe. *Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique*, 1894, p. 711.

pénétration et de la finesse du jugement. Elle peut revendiquer la grosse part dans la formation de cette qualité fondamentale que l'on a appelée le sens clinique, dont le développement et la maîtrise caractérisent l'élite médicale.

Verriest la possédait à un haut degré ; c'est pour cela qu'il fut un clinicien éminent et un grand médecin.

Il ne s'est guère adonné aux recherches expérimentales, mais il savait dépister les chercheurs ; il ne leur ménageait pas son puissant appui ; il suivait avec passion leurs travaux ; les méthodes nouvelles étaient accueillies, à sa clinique, avec sympathie et soumises à l'épreuve d'une critique sagace et bienveillante.

Aussi son enseignement était-il sans cesse rénové et tenu à la hauteur du vrai progrès. Il savait en tempérer l'inévitable aridité par la facilité et l'élégance de sa parole, par le rappel constant des lois de la physiologie et de la pathologie générale, par des anecdotes personnelles dont sa pratique étendue lui fournissait les matériaux, souvent aussi par des digressions philosophiques ou sociales toujours intéressantes et marquées au coin d'une originalité de bon aloi.

On lui a reproché son scepticisme thérapeutique ; je ne puis voir dans cette critique apparente qu'un bel éloge de sa sagacité et de son esprit d'observation.

Lorsqu'une longue pratique hospitalière a permis de soumettre à un contrôle rigoureux l'action d'innombrables médicaments qui encombrant la pharmacopée ou la valeur de tant de médications, dites héroïques ou spécifiques, prônées au nom d'hypothèses invérifiées ou de conceptions pathogéniques simplistes ou aventurées, on sait combien nous sommes impuissants à modifier l'évolution d'un grand nombre de maladies infectieuses ou à influencer le cours de désordres cellulaires d'origine toxique ou diathésique. On reconnaît que l'effort réactionnel de la nature joue le rôle capital dans la défense de l'organisme et sa restauration.

Veiller jalousement à n'apporter à cet effort aucune entrave, l'entourer au contraire des conditions extérieures les plus favorables, tel est, depuis Hippocrate, le premier devoir des médecins.

On ne discute pas la nécessité d'une intervention aussi prompte qu'énergique lorsqu'on dispose d'un remède vraiment efficace.

Mais l'avenir de la médecine réside encore aujourd'hui dans la prévention des maladies par le développement de l'hygiène individuelle et collective.

Personne n'en était plus convaincu que Verriest ; nul clinicien, plus que lui, n'en a encouragé les progrès. Il avait fait de l'hygiène du malade une étude approfondie ; il était expert dans l'art d'instituer et de régler la diététique ; il était pénétré de l'importance primordiale que l'on doit accorder à l'influence des conditions morales sur la genèse, le développement et la curabilité d'un grand nombre de troubles morbides ; il n'ignorait pas combien multiples et protéiformes sont les manifestations fonctionnelles des psychonévroses et la magique influence qui revient fréquemment, dans leur guérison, à l'ascendant personnel du médecin.

Ces qualités multiples et rares faisaient de lui un praticien accompli. Elles donnaient à son enseignement, en outre du relief et de l'intérêt dont nous avons déjà parlé, l'importance d'une véritable initiation pratique à l'art de guérir.

Sa carrière professionnelle connut les succès les plus éclatants.

Jouissant de la pleine et unanime confiance de ses élèves et de l'estime de ses confrères, il était sans cesse appelé aux quatre coins du pays.

Son autorité sur les malades était extraordinaire. Ses qualités physiques le servaient avantageusement. Il était de haute taille, de large carrure, d'allure élégante ; son visage aux traits accentués, aux lèvres fines, au regard brillant derrière le binocle, était plein d'énergie souriante et de bonté.

Il interrogeait ses patients avec art, les examinait avec un soin méticuleux, provoquait leurs confidences, écoutait leurs doléances sans se lasser.

Son diagnostic était judicieux, son pronostic sûr, sa thérapeutique simple, inspirée non seulement par la nature de l'affection mais surtout par les particularités héréditaires et personnelles du terrain qui lui impriment un cachet indivi-

duel. Son intervention n'était pas purement guidée par le symptôme du moment, mais avant tout causale et prévoyante. Il avait au plus haut degré l'art de relever le moral de ses malades, de dissiper leurs craintes et de les laisser, à son départ, apaisés et confiants.

Absorbé par les très lourdes obligations de son enseignement universitaire, la direction d'un très gros service hospitalier, et les soucis d'une clientèle consultative dont l'étendue et la vogue persistante n'avaient pas d'égaux dans notre pays, Verriest n'avait guère le loisir de se livrer à des recherches de laboratoire.

Mais il se tenait très au courant des progrès de la médecine, comme du mouvement scientifique général belge et étranger.

Quelques publications traduisent cet aspect de son activité intellectuelle. On les retrouve sous la forme de comptes rendus des congrès périodiques internationaux des sciences médicales, d'articles bibliographiques variés, de revues critiques générales, d'observations cliniques détaillées, précises, intéressantes par leur rareté ou leur opportunité, de larges exposés personnels et synthétiques de questions d'actualité ou de doctrine, telles : la médication révulsive ou la saignée, les problèmes de la nutrition et de l'alimentation, l'hygiène et la santé, la pathologie de la moelle épinière, la physiologie du cerveau qu'il étudiait avec un intérêt particulier, enfin quelques problèmes du haut enseignement comme l'objet de la clinique, l'organisation des études médicales, le rétablissement du stage et la création de grades spéciaux. La plupart de ces travaux ont été publiés isolément ou ont paru dans les *Bulletins* de notre Académie, le *Journal des Sciences Médicales de Louvain*, la *Revue Médicale* qu'il a longtemps dirigée avec son Collègue Hubert.

Un certain nombre d'entre eux ont fait l'objet de conférences données à la Société Scientifique de Bruxelles ; ses *Annales* ne nous en ont laissé qu'un très sommaire résumé.

Dans tous ces écrits se retrouvent les qualités dominantes du Maître : analyse impartiale et pénétrante des faits obser-



vés, coordination logique des documents, rapprochements originaux, comparaisons instructives, synthèses prudentes, conclusions fermes ou sagement provisoires.

La langue qu'il parlait et écrivait était habituellement d'une parfaite correction, la pensée toujours limpide était traduite en termes heureux et choisis, le style était sobre, élégant, sans vaine recherche ni clinquante parure.

L'âme de Verriest était infiniment sensible aux émotions que suscitent toutes les formes de l'art ; aucune d'elles ne le laissait indifférent, mais il avait une prédilection marquée pour les chefs d'œuvre de la peinture ou de la statuaire, plus accusée encore pour les jouissances musicales et poétiques.

Nul ne l'ignorait. Mais combien fut erronée l'opinion de ceux qui n'ont vu dans les raffinements de sa sensibilité si vibrante, que les fruits d'une imagination débordante ou les nuageuses conceptions d'un poète plus ou moins décadent.

Rien n'est plus probant à cet égard que l'étude fouillée qu'il a publiée, dans la *Revue Néo-scolastique*, sur les bases physiologiques de la parole rythmée (1).

Stricker avait écrit que toute représentation mentale des sons et des mots s'accompagne nécessairement d'une sensation localisée dans l'appareil phonateur périphérique.

Verriest reprend cette thèse ; il la fait sienne en l'amplifiant singulièrement.

Toute image motrice, toute évocation de figure statique, sont étroitement associées à une excitation des centres cérébraux génératrice d'un influx centrifuge qui modifie la ténacité de la musculature et détermine parfois sa contraction involontaire.

Inversement les impressions centripètes que transmettent les sensibilités superficielles et profondes, le sens musculaire, le jeu des appareils sensoriels, ont une répercussion immédiate dans la musculature générale, modifiant l'état cénesthésique du sujet, suscitant parfois la reproduction inconsciente

(1) G. VERRIEST. Les bases physiologiques de la parole rythmée. *Revue Néo-scolastique*, 1894.

et plus ou moins complète des images complexes que le cerveau a perçues.

Il n'en va pas autrement dans le mécanisme du langage.

Il est commandé par l'association totale ou partielle des images auditives, visuelles et motrices des mots, les dernières étant prédominantes.

Par une réversibilité identique à celle que nous montre l'étude de la musculature générale, les sensations provoquées par le jeu des muscles phonateurs et respiratoires joueraient un rôle capital dans le rythme de la parole, tout particulièrement dans son harmonie et sa cadence.

Certes la question est délicate et complexe. On peut ne pas admettre la thèse ou ne l'accepter qu'avec des réserves ; mais on doit admirer la netteté de l'exposé, la souplesse de la dialectique, l'abondance et la richesse de la documentation puisée dans la poésie grecque aussi bien que dans les principales littératures modernes.

Verriest fut élu Correspondant de notre Compagnie en 1882, Membre titulaire en 1891 ; il en dirigea le Bureau en 1906 et en présida les réunions avec autant de distinction que de tact et d'urbanité. Il était Officier de l'Ordre de Léopold.

En 1911, il comptait trente-cinq années de professorat. On sait combien était lourde la charge qu'il occupait, avec quelle conscience il avait à cœur d'en remplir les obligations. Admis sur sa demande à l'éméritat, il ralentit volontairement son activité professionnelle. Sa santé, jusque là très robuste, s'altéra lentement, progressivement et la guerre de 1914 le surprit alors qu'il se reposait au bord du lac de Zurich.

Il rentra péniblement à Liège. Un soir d'octobre, à une heure avancée, il me fit demander auprès de lui. Arrivé le jour même, il était accablé de douleurs névritiques que les fatigues du voyage avaient exacerbées.

Pendant les mois qui suivirent, je le vis trois fois chaque semaine, passant deux heures avec lui, apprenant à connaître de près son caractère, à admirer sa vaillance, ses fortes qualités de cœur et d'esprit.

Il était très amaigri ; sa taille se voûtait légèrement, son vi-

sage avait pâli et ses traits s'étaient amenuisés ; mais le regard avait conservé toute sa finesse, tout son éclat. Jamais il ne laissait échapper une plainte. Dès le premier instant, il m'avait exposé son opinion personnelle sur son état ; il en avait précisé le diagnostic, le pronostic et le traitement. Il écoutait certes avec une apparente attention les paroles réconfortantes que je lui adressais et même les quelques conseils thérapeutiques que je me hasardais à lui présenter. Mais il répondait aux unes par d'aimables remerciements qui voilaient mal son scepticisme arrêté et aux autres par un acquiescement poli qui n'en promettait pas l'exécution.

Au cours de ces longs entretiens, j'ai pu apprécier la sérénité de son esprit, l'élévation de ses convictions morales, l'étendue et la profondeur de ses connaissances médicales, la sûreté de son jugement comme sa vaste expérience des hommes et des choses.

Il aimait de tout son cœur l'Alma Mater qui l'avait formé et dont il avait été un des Maîtres les plus honorés, un des scutiens les plus puissants.

Il retraçait volontiers l'évolution scientifique qu'elle avait suivie, laissant voir, à son insu, la part active qu'il avait prise à ses progrès et la chaude affection qu'il avait vouée aux disciples qu'il avait formés et dont il avait dirigé l'avenir vers le haut enseignement.

Régulièrement la conversation s'orientait vers l'art et surtout la poésie. Toujours elle se terminait par la lecture prolongée de vers flamands, le plus souvent empruntés à son auteur favori Guido Gezelle dont il voulait, malgré mon absolue incompetence, me faire goûter « l'eurythmie ».

A la fin de l'hiver, il obtint assez inopinément le passeport pour la Hollande qu'il demandait depuis quelque temps. Il se rendit à Nimègue. C'est de là qu'il m'écrivit une dernière lettre empreinte d'une amitié reconnaissante et dans laquelle il m'annonçait son départ pour l'Angleterre et la France.

Peu de jours après, un accident vasculaire le forçait à ajourner son voyage.

Il put partir enfin ; il gagna Paris et, jusqu'en juin 1918, date de sa mort, il vécut à St-Cloud entouré des soins les plus atten-

tifs par la digne compagne de sa vie et des consolations inspirées par la plus filiale tendresse.

Arrivé au terme de cette notice, je crois légitime d'affirmer que Gustave Verriest fut une des grandes figures de la médecine belge contemporaine. Il a largement servi son pays ; il a profondément honoré l'Université à laquelle il appartenait et l'Académie royale de Médecine qui l'avait accueilli.

Toutes deux conserveront pieusement sa mémoire. (*Applaudissements.*)